1 janv. 1793

CONVENTION NATIONALE.

ADRESSE

DES CITOYENS DE LA LOIRE-INFÉRIEURE, A LA CONVENTION NATIONALE,

Imprimée par ordre de la Convention Nationale & envoyée aux quatre-vingt-quatre Départemens.

CITOYENS REPRÉSENTANS,

Nous venons vous dire la vérité, toute la vérité; mais faites plus que de l'entendre, sachez en profiter.

Vos débats, vos divisions ont retenti dans tous les points de la France : nous ne vous le dissimulerons pas; ils nous ont affligés, & le peuple quelquefois a méconnu son choix.

Il vous avoit envoyés, pourquoi ? Pour lui donner des lois, vous ne savez pas vous en imposer à vous-mêmes; pour faire respecter son nom & sa puissance, vous n'avez pas encore appris à vous respecter; enfin pour fonder & assurer sa liberté, & vous n'avez pas su maintenir la vôtre..

Révolution.

Légiflateurs, ce langage vous paroîtra hardi, c'eft notre deffein, & nous voulons qu'il vous étonne..... Qu'il vous étonne, & vous force à fauver la République.

Le vaiffeau eft en danger, le gouvernail eft dans vos mains, & vous croyez que nous devons nous taire!... Effacez donc de nos cœurs le faint amour de la patrie, de nos fronts le fceau de la liberté.

Hommes du 21 feptembre, dignes, par cette feule journée de la reconnoiffance des hommes, qu'eft devenue la République que vous avez proclamée? Eft-il donc dans nos deftinées que vous aurez voulu faire le bonheur de vingt-cinq millions d'individus & que vous ne l'aurez pu? Eft-il décidé que la vertu, le courage & vos fublimes élans vers la hauteur de vos fonctions auront été un vain fpectacle aux yeux de l'Europe qui vous contemple? Nous ne le fouffrirons pas. Le dernier de nous périra, oui, périffe le dernier des Français, plutôt que l'immortel ouvrage que vous avez commencé. Marchez donc, avancez d'un pas hardi dans la carrière fi heureufement ouverte devant vous. Qui peut déformais vous arrêter? La tête d'un roi coupable? Qu'elle tombe fous le glaive de la loi. Les factions? Écrafez les factieux. Où font-ils vos ennemis?.... Nos armées ont chaffé & fait pâlir tous les tyrans. Où font-ils vos ennemis? Autour de vous, dans votre fein même! Eh! bien, ofez guérir le corps politique........... Vous nous avez entendus;.... c'eft affez.

Citoyens réprésentans, il en eft temps encore, notre refpect, notre confiance vous environnent. Toujours auguftes, toujours facrés à nos yeux, la force du peuple & fa volonté font votre rempart; parlez, s'il le faut, & bientôt nos corps vous en formeront un autre.

Au nom de la patrie, fauvez la patrie; au nom de la patrie foyez enfin libres, dignes d'elle & de vous-mêmes.

Quoi ! des cris, des menaces vous épouvantent ! ... Trembleriez-vous devant des tribunes ? .... C'eſt à elles à trembler ; qu'elles nous écoutent, qu'elles frémiſſent, mais qu'elles ſoient en ſilence.

Que ſont donc, au poids de tout un peuple, ces tribunes audacieuſes qui veulent nous faire la loi ? Qui leur a délégué la puiſſance de l'opinion publique, pour oſer approuver ou rejeter ce que vous faites ? Le ſceau de la monarchie a été briſé ; eſt-ce dans leurs mains que les débris en ont été remis, pour en recompoſer un autre ? ...... La ſanction de vos décrets eſt-elle devenue l'héritage d'une poignée de ſpectateurs admis à vos ſéances?

Qu'ils ſachent que le lieu où vous délibérez, eſt le temple de la liberté, que la majeſté du ſouverain eſt le Dieu qui y préſide ; que vous, ſes pontifes & ſes organes, vous êtes un objet ſacré pour les humains. On ne doit pas vous encenſer, mais on vous doit le reſpect ; on ne doit pas vous applaudir parce que vous faites votre devoir, mais quel eſt votre cenſeur ? La Nation votre juge ? La Nation, la Nation entière, la Nation ſeule... Un cri, une menace, un ſeul geſte de ces tribunes, ſont à nos yeux un crime de lèſe nation, un attentat à la ſouveraineté. Nous le répétons encore, afin qu'on l'entende, là eſt le ſalut public, là ſont tous nos droits, où ſera votre indépendance, & l'inviolabilité de nos mandataires.

Et vous Pariſiens, hommes du 14 juillet, où êtes-vous ? On outrage à vos yeux, on ſe ſert de votre nom pour outrager la dignité du peuple ; la liberté eſt en danger & vous ne vous êtes pas levés ! ... Croyez-vous votre gloire à ſon comble parce que les baſtilles ſont renverſees, le deſpote terraſſé, les tyrans chaſſés ? ...... Vous avez beaucoup fait, ſans doute ; mais vous n'avez rien fait, ſi vous n'achevez votre ouvrage. La baſtille eſt détruite, & le temple des lois eſt menacé ! Le deſpotiſme eſt mort, & l'anarchie ſurvit ! Les tyrans ſont chaſſés, & les factieux

vous dominent ! ..... Hommes du 10 août, où êtes-vous ! .....

Souffre donc notre reproche, & reconnois-y, avec la fierté de nos ames, la ſenſibilité de nos cœurs, ville ſuperbe & fortunée ! c'eſt une tache que nous voulons épargner à ta mémoire, qui vivra dans les ſiècles; .... ſors de cette ſtupeur mortelle, & deviens grande enfin comme ton enceinte ſurpaſſe en grandeur les autres villes; tu ne ſeras pas une autre Rome, mais tu ſeras plus que Rome; tu ne voudras pas dominer ſur des eſclaves; tu voudras vaincre en vertu des hommes libres & tes égaux. Mais choiſis bien le ſentier de la gloire : tu poſsèdes les monumens des arts, les merveilles du monde; mais ce n'eſt pas ce que tu as de plus précieux : tu poſsèdes la repréſentation nationale, ... veille à ce dépôt ſacré, veille à ſon inviolabilité, il eſt à toi, il eſt à nous, tu en réponds à la patrie......

Mais toi-même, es-tu sure, as-tu la force de le conſerver ? Non. Eh bien ! nos citoyens volent à ton ſecours, reçois dans ton ſein des amis, des frères..... Eh ! peux-tu trouver une injure dans cet empreſſement !... Songe donc au bien qu'on veut nous ravir, en le raviſſant à toi-même, & vois s'il eſt encore des ſacrifices que l'on doive calculer.

Oui, Citoyens-repréſentans, telle a été notre douleur & telle eſt notre conviction; nous avons vu vos mains enchaînées, vos opinions étouffées, la vérité captive dans votre ſein; nous avons entendu vos vœux, compté vos ſoupirs vers cette liberté que vous devez donner à la France & que vous n'avez pas...... Nous avons dévoré vos outrages; nous ſommes abreuvés de vos amertumes; nous nous ſommes levés; .... nous voilà; .... nos citoyens ſont prêts : nous connoiſſons vos dangers....

Nous n'avons plus qu'un mot à vous dire, mais il est terrible, vous aurez la liberté ou ils auront la mort.

Beaufranchet, L. César Maupaltant, Godebert, Bac, Bougon, J. A. Francheteou, G. P. Bellot Graffet, J. T. Reuveux, Peccot, Lotourneur, Journel, Julien Grandin, J. M. Dorvo, P. F. Huart, Benjamin Lejeun, Painparat, N. Gaborts, J. Lecadre, officier municipal; A. Peccot, fils; Douillard, Ceaon, G. Jourdun, Bariés, Fourmy, père; Lepelletier, Cham, F. Prevot, Quentin, J. C. Mailliet, Daveneau, A. Crucy, Bellefontaine, Dinnont, jeune, Martin, Donnet, Paffré, Inyques, Goullin, Billard, Magant, Guillou, J. Barre, Panelez, Rouffeaux, Giraud, accusateur public; Dehergers, Houger, Gainche, J. B. Vendamme, Lemènihu, Jourlay, Bruneau, C. Lasalle, G. Bavier, F. Cathelineaud, Iverrault, Angevin, P. Clavier, Maurel, Noüet, L. Morel, Bachelier, Riverin, Foncaut, P. J. M. Sotin, Lambert, Haumont, Rory, Laçosel, Maillazal, P. Grelier.

Adresse du conseil-général de la commune de Nantes, département de la Loire-Inférieure, aux quarante-huit sections de Paris.

Nantes le 2 janvier 1793, l'an IIe. de la République.

Citoyens habitans de Paris, répondez aux graves sollicitudes de vos frères des départemens, ou recevez leurs justes reproches.

Dites-nous ſi vous êtes encore dignes de la liberté que tous enſemble nous avons conquiſe, ou ſi vous n'êtes que de perpétuels révolutionnaires.

Dites-nous ſi vous ne nous avez aidés à briſer le ſceptre de la royauté, que pour vous aſſeoir ſur ſon trône.

Dites-nous ſi vous êtes las de pourſuivre les deſpotes, ou ſi vous êtes trop foibles pour les combattre encore.

Dites-nous pourquoi vous nous laiſſez outrager tous les jours dans la perſonne de nos repréſentans.

Dites-nous enfin, ſi la France, libre par-tout ailleurs, doit être eſclave à Paris.

Si des ſéditieux habitent parmi vous, il faut les étonner par votre contenance; ſi leur nombre vous effraie, appelez-nous & nous les punirons; car nous ſavons, nous, contenir les ſéditieux & réprimer leur audace. Eh! d'où nous vient notre force? C'eſt de notre union intime, de notre obéiſſance à la loi, de notre reſpect pour la ſouveraineté nationale & pour les repréſentans, & d'un parfait amour de l'égalité des droits, qui bannit de nos ames toute ambition dominatrice.

Frères de Paris, ſi vous ne faites rendre à la repréſentation nationale tout le reſpect qui lui eſt dû & que nous exigeons, vous êtes foibles; ſi vous êtes foibles, appelez-nous; ſi vous vous taiſez, nous partons; car nous aimons notre patrie, & nous la ſoutiendrons envers & contre tous.

Quand les deſpotes d'outre-Rhin poſèrent le pied ſur nos frontières, & ſemblèrent menacer cette ville, qu'ils croyoient encore la capitale de l'Empire, vous nous dites, venez à nous; ..... nous marchâmes; ..... nous ne les craignons plus, & ſous quelque forme qu'ils paroiſſent nous jurons de les abattre.

Pariſiens, nos frères, nous voulons tous être libres; eh bien! ſoyons donc tous courageux & unis. Ne vous étonnez pas des cris de la cabale, elle ſe taira quand vous ſerez en ſentinelle.

Citoyens de Paris, nous vous jurons fraternité jusqu'à la mort..... mais nous avons juré de mourir pour notre patrie.

Le conseil-général de la commune de Nantes, assemblé ce jour premier janvier 1793, l'an deuxième de la République française, a arrêté que cette adresse seroit inscrite sur ses registres, qu'elle seroit imprimée, au nombre de mille exemplaires, & envoyée aux quatre-vingt-quatre départemens, & aux quarante-huit sections & à la municipalité de Paris.

Le registre est signé, BACO, maire; J. M. DORVO, procureur de la commune; & MENARD, secrétaire-greffier.

Pour expédition, M. L. MENARD, secrétaire greffier.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.

593